

ÉRIC LAURENT

À LA FIN

*roman*



**LES ÉDITIONS DE MINUIT**



À LA FIN

DU MÊME AUTEUR



COUP DE Foudre, *roman*, 1995  
LES ATOMIQUES, *roman*, 1996  
LIQUIDER, *roman*, 1997  
REMUE-MÉNAGE, *roman*, 1999  
DEHORS, *roman*, 2000  
NE PAS TOUCHER, *roman*, 2002  
À LA FIN, *roman*, 2004  
CLARA STERN, *roman*, 2005  
RENAISSANCE ITALIENNE, *roman*, 2008  
LES DÉCOUVERTES, *roman*, 2011

ERIC LAURENT

# À LA FIN



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE  
À VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETE-  
RIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE 1 À 25 PLUS SEPT  
EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE  
H.-C. I À H.-C. VII

L'auteur tient à remercier le Centre national du livre  
pour son précieux concours, ainsi que le département du Nord  
pour l'avoir accueilli à la Villa Mont-Noir

© 2004 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire  
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,  
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

Garanti des bruits du dehors par la chaconne de la deuxième partita en *ré* mineur pour violon, BWV 1004, de Jean-Sébastien Bach, que je venais de découvrir depuis peu et dont je ne me lassais plus, sans doute parce que ma complexion cyclothymique pouvait se fondre sans contrainte ni effort mais naturellement dans la transcription tout en effets tragiques et passionnels, presque romantiques même, qu'en a fait Busoni pour le piano – sensible à leurs plus infimes nuances chromatiques ou rythmiques, je devais chaque fois retrouver là, dans la dramaturgie mouvementée et contrastée de ces polyphonies poussées jusqu'à la grandiloquence et de ces monodies murmurées jusqu'au silence (dans cette alternance de « points d'Alençon et de tirs de mortier », ainsi que j'avais coutume de dire), comme le sismogramme fidèle de mes états d'âme –,

j'étais, aux premières heures de cette matinée de juillet, assis comme chaque jour à ma table de travail, dans la pièce qui, chez moi, remplit le double office de salon et de bureau.

Humide et hyalin, d'une teinte de turquoise claire rappelant celle des vénosités, le ciel, à tout le moins la partie que j'en pouvais apercevoir par l'embrasure de la porte-fenêtre grande ouverte, dont il occupait tout le tiers supérieur, et face à laquelle je me tenais, se voilait par endroits d'arachnéens lambeaux de brume que floquaient d'épars nuages blanchâtres et grumeleux ; plus bas, à travers le garde-corps ouvré de petites feuilles de chêne du balcon auquel donnait accès la porte-fenêtre, m'apparaissait une portion du boulevard de Belleville, sur lequel une brise incessante précipitait par milliers les fleurs des robiniers en une neige drue, de couleur vert anis, qui recouvrait la chaussée et le terre-plein d'une couche mi-floconneuse, mi-pulvérulente, presque uniforme en cette heure matinale, et que soulevait de temps à autre le passage d'une voiture ou d'un scooter, la repoussant à mesure vers les caniveaux, le long desquels elle formait une guirlande épaisse et ininterrompue, manière de falbala ornant le ruban de bitume.



Devant moi étaient disposés un ordinateur portable allumé, un paquet de Lucky Strike, un cendrier de verre, de forme octogonale, dans l'une des quatre cannelures duquel une cigarette se consumait en deux longs fils géminés, velouteux et bleutés, sinuant doucement à la verticale, avant que de s'incurver vers l'extérieur et de s'y dissiper en un entrelacs agité, et, entre mes coudes, une tasse de porcelaine blanche, à l'émail craquelé, emplie aux trois quarts de café, dans le disque noir de laquelle, que festonnaient de petites bulles semblant des perles d'or et parcouraient des volutes de vapeur, se reflétait mon visage, dans un format et des teintes identiques à cet autoportrait de Jean Fouquet, exécuté sur un médaillon de cuivre, que l'on peut voir au département des objets d'art du musée du Louvre.

Soudain mon téléphone avait sonné.

Ayant pour principe de ne jamais répondre à aucune sollicitation lorsque je travaille, j'eusse volontiers ignoré cet appel si son insistance – dix, vingt, peut-être trente fois de suite, la salve aiguë des sons électroniques de l'appareil avait criblé les nuées capitonneuses et obsidionales de la

*Chaconne* – ne m’avait peu à peu fait redouter que quelque malheureux événement ne fût survenu dans mon entourage, intuition à quoi m’avait prédisposé – car, d’ordinaire, ce genre de harcèlement téléphonique n’éveillait nulle inquiétude en moi, étant dans la plupart des cas le fait d’une amante que je venais brusquement de cesser de fréquenter sans lui fournir aucune explication, et qui en exigeait du coup, pressante et furieuse (par une lâcheté qui tient autant d’une aversion à faire souffrir que de l’hypocrite volonté de ne pas voir que je le fais malgré tout, je n’ai en effet que très rarement, et cela depuis le tout début de ma vie amoureuse, signifié à quiconque ma décision de rompre, optant le plus souvent pour une disparition soudaine et un silence total auxquels, en quelque sorte, je délègue le pouvoir – la basse besogne, devrais-je écrire plutôt – de développer en mon nom la notion de *fugitamorisation*) –, intuition à quoi m’avait prédisposé, disais-je, la nouvelle de l’hospitalisation de ma grand-mère maternelle, qu’on avait portée à ma connaissance quelque quinze jours auparavant, mais à laquelle, parce que (et cela par une attitude d’autant plus ingrate que, dans l’affection qu’elle portait à ses dix petits-enfants, elle avait toujours,

bien qu'en veillant à ne la point montrer avec trop d'ostentation, marqué pour moi une préférence, vraisemblablement imputable, selon une de mes tantes, aux ressemblances de caractère qu'elle me trouvait avec mon grand-père, préférence que les années n'avaient au reste fait qu'accroître, notamment après la mort de ce dernier, au point que, dans ce progressif mouvement de renonciation aux conventions familiales qui accompagne le grand âge, elle ne la cachait désormais plus à mes yeux, non plus qu'à ceux de tout le monde) je ne voulais pas prendre la peine ni d'interrompre l'ouvrage auquel j'étais attelé, et dont l'achèvement me semblait valoir infiniment plus que les ennuis de santé d'une vieille femme, ni d'abandonner momentanément à Paris la jeune et piquante beauté qui enfiévrerait alors mes nuits de sa sensualité polissonne, pour descendre en Auvergne lui rendre visite, sachant en outre que nos entrevues finissaient toujours, nonobstant tout l'amour que je lui portais, par me lasser, voire m'exaspérer, pour la raison que, ces derniers temps en particulier, elle ne m'entretenait plus que du fonctionnement de son organisme, et cela en ses moindres vicissitudes, jusqu'à me relater de quelle manière elle avait digéré ses repas les

plus récents, et parmi ceux-ci chaque mets, et parmi ces mets chaque ingrédient, nouvelle à laquelle, donc, je n'avais pas prêté grande attention malgré la faiblesse, pour ne pas dire l'inaudibilité alarmante de sa voix lorsqu'elle m'avait téléphoné au cours de la semaine passée pour me souhaiter un joyeux anniversaire (mon trente-cinquième), feignant de me ranger au diagnostic rassurant de son médecin traitant, qui attribuait cette brusque dégradation de son état physique à une banale et bénigne occlusion intestinale, pas plus préoccupante, malgré les apparences, que celles qu'il lui était déjà advenu de connaître de temps à autre comme lointaines séquelles (auxquelles on pouvait ajouter les infections urinaires et les diarrhées qui l'accablaient régulièrement) du rude traitement au radium et aux rayons X qu'elle avait subi quatre décennies plus tôt, à l'âge de quarante-sept ans, contre un cancer de l'utérus dont on disait qu'elle avait réchappé au prix de grandes souffrances, ce dont témoigne d'ailleurs une photographie noir et blanc, prise pendant sa convalescence, où, aux côtés de mon grand-père (pour lui debout au premier plan, dans un large pantalon de toile et un gilet de laine à rayures horizontales, dégageant par son port altier, sa

conformation trapue, son visage anguleux, ses cheveux en brosse et ses mains épaisses et vigoureuses, dont deux doigts de la gauche serrent une cigarette, une impression de force), elle figure assise, presque tassée, sur un banc de bois tout le long duquel sont étendues ses maigres jambes, que couvre jusqu'aux genoux une jupe foncée, protégée par un tablier, un gros paletot de laine passé sur les épaules, une fanchon blanche, nouée sous le menton, entourant un visage hâve et fatigué, aux yeux cernés, au sourire proche d'un rictus de douleur, et dans lequel on peine à reconnaître ses traits tant la maladie les a altérés, mais d'une étonnante façon, savoir non en les vieillissant, ainsi qu'on s'y attendrait, mais en les rajeunissant au contraire, lui donnant par là l'air d'une de ces enfants souffreteuses et débiles qu'on rencontre dans les reportages de Dorothea Lange ou de Walker Evans, voire, n'était la modestie de sa mise, d'une de ces infantes ou de ces demoiselles d'honneur peintes par Vélasquez.

Je finis donc par quitter mon bureau, appuyai sur le bouton de pause du lecteur de disques compacts et pris la communication.

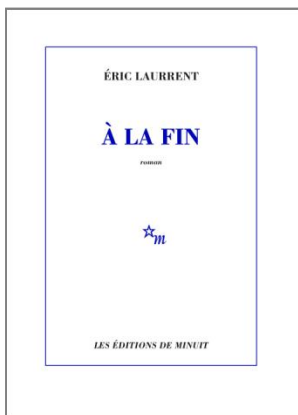
« Mon petit chéri », me dit alors ma mère d'une voix que je ne lui avais jamais entendue

jusqu'ici, une voix comme anémiée, ou plutôt comme vieillie, tant le chantonnant legato qui l'égayait habituellement s'était, sous le coup de l'affliction, aplani en un monotone staccato auquel les ondes ajoutaient de pathétiques effets de vibrato, très proches du chevrottement sénile, « mon petit chéri, si tu veux avoir une chance de revoir vivante une dernière fois ta pauvre grand-mère, il faut que tu viennes au plus vite. Je ne suis pas sûre en effet qu'elle soit encore parmi nous bien longtemps : les médecins lui donnent moins d'une semaine. »

Eussé-je, quoi qu'il en fût, ignoré l'état de ma grand-mère à l'instant que, ce même jour, au mitan de l'après-midi, par une chaleur caniculaire, je posais le pied en gare de Clermont-Ferrand, il m'eût été loisible de saisir qu'il était sans espoir à la seule et poignante apparition de ma mère sur le quai, tandis que, agrippée au bras arqué de mon père (tous deux progressant avec peine le long des wagons, car s'y employant à contresens de la foule des voyageurs qui en descendaient, ou plutôt s'en échappaient dans un mouvement de sauve-qui-peut libérateur afin de

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE  
QUATRE FÉVRIER DEUX MILLE QUATRE DANS LES  
ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.  
À LONRAI (61250) (FRANCE)  
N° D'ÉDITEUR : 3911  
N° D'IMPRIMEUR : 032397

Dépôt légal : mars 2004



Cette édition électronique du livre  
*À la fin* d'Éric Laurent  
a été réalisée le 21 mai 2014  
par les Éditions de Minuit  
à partir de l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782707318657).

© 2014 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
pour la présente édition électronique.

[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

ISBN : 9782707330697

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)